

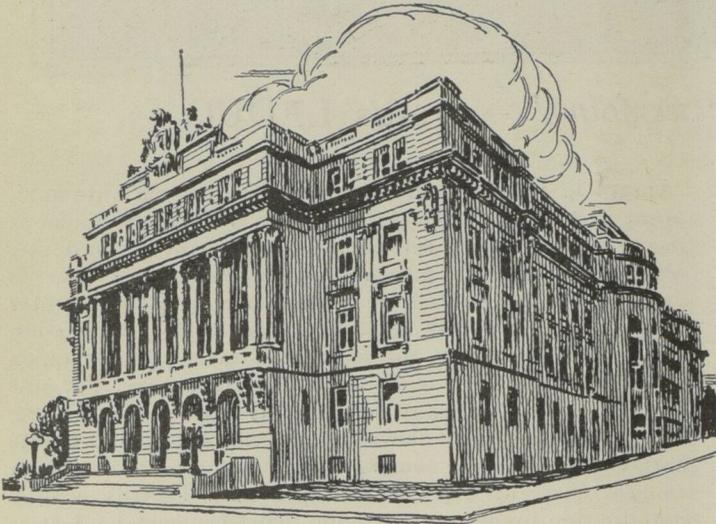
Hautes Etudes Commerciales

Le progrès d'une école

QUI PASSE EN AVANT?

CE SONT LES MIEUX OUTILLÉS, C'EST-A-DIRE LES
PLUS INSTRUITS, QUI OCCUPENT LA
PREMIÈRE PLACE !

C'est la rançon de notre époque de concurrence intensifiée
presqu'au paroxysme.



Façade principale de l'École des Hautes Études Commerciales,
Carré Viger, Montréal.

Depuis sa fondation, en 1907, l'École des Hautes Études commerciales de Montréal n'a cessé de grandir, d'étendre son rayonnement. D'innovations en innovations, de progrès en progrès, elle en est arrivée à occuper dans notre vie une place que bien des institutions d'enseignement plus anciennes, pourraient lui envier : à exercer au milieu de nous, en étendue et en profondeur, une influence dont nous commençons à constater les résultats bienfaisants.

Ses cours du jour — la véritable raison d'être de l'École — sont de plus en plus suivis. Des jeunes gens, diplômés pour la plupart des collèges classiques, vont y chercher leurs titres universitaires, en l'occurrence, la *Licence en Sciences Commerciales*. Depuis quinze ans qu'elle existe, l'École a décerné cent soixante-un diplômes — ce qui est un nombre considérable, si l'on tient compte des circonstances qui ont entouré sa fondation et de l'atmosphère dans laquelle, durant les premières années du moins, elle a grandi. Bien que tous de jeunes hommes — cinquante pour cent d'entre eux n'ont pas encore trente ans — les diplômés de l'École des Hautes Études occupent déjà des situations fort intéressantes ; et de l'avis de l'un de nos hommes d'affaires les plus en vue, font " sentir leur influence en rendant des services signalés dans plusieurs sphères de l'activité économique, politique et sociale ". On les rencontre à peu près dans tous les milieux, travaillant chacun de son côté et selon ses aptitudes, à se créer une situation sérieuse, à se hisser aux postes supérieurs. — Dans le commerce, la finance et l'industrie : chefs d'entreprises, présidents ou secrétaires de maisons d'affaires, gérants ou chefs de services, comptables, vendeurs, courtiers en assurances, en douane, en placements, publicistes, statisticiens ; dans le journalisme : chroniqueurs et rédacteurs financiers ;

dans l'administration publique et les œuvres sociales ; dans l'enseignement : instituteurs ou professeurs de l'enseignement moyen et universitaire. Voilà sans doute des carrières bien diverses, mais cela prouve une chose : que le diplômé de notre grande école de commerce a plus d'une corde à son arc. Ce qui, après tout, n'est pas un désavantage dans la vie.

Son nom connu et son zèle apprécié à sa juste valeur, son programme ajusté et adapté aux besoins de notre population, en un mot, ses cours du jour solidement établis, l'École songea aussitôt à étendre son champ d'action, à faire rayonner son enseignement. Car, ce n'est que le petit nombre, en vérité, qui peut se permettre des études universitaires. La majorité, pour des raisons diverses, abandonne l'étude à la sortie des écoles primaires ou secondaires. A-t-elle moins besoin d'apprendre ? Au contraire ? A notre époque de concurrence intensifiée presqu'au paroxysme, ce sont les mieux outillés, c'est-à-dire les plus instruits, qui passent en avant, occupent les premières places. En fournissant aux employés de commerce et de banque, aux instituteurs, et d'une façon générale aux diplômés des écoles primaires ou secondaires, l'occasion de compléter leur formation, d'augmenter leurs connaissances, multipliant ainsi leurs moyens d'action et donc leurs chances de succès. L'École répondait à un grand besoin. C'est ce qu'elle fit en 1919, en organisant ses cours libres du soir. Des milliers de personnes de tous les milieux et de toutes les conditions ont jusqu'ici suivi ces cours. Les inscriptions de cette année se chiffrent par 475. Plusieurs suivent le cours régulier et poussent jusqu'au diplôme. D'autres ne s'inscrivent que pour telle ou telle matière qui leur est plus immédiatement profitable. Tous ceux qui ont suivi ces cours sérieusement en ont largement bénéficié et se font d'ailleurs un plaisir de le proclamer.

Mais ici encore le rayonnement de l'École était nécessairement circonscrit. Seuls les résidents de Montréal ou de la banlieue immédiate pouvaient bénéficier des cours du soir. Pourtant, hors de Montréal, des milliers de personnes ont besoin d'apprendre, de compléter leur formation, de s'outiller pour le travail et l'action. L'École décida de mettre son enseignement à leur portée ; il y a quatre ans elle institua ses cours par correspondance, offerts à tous ceux qui désiraient améliorer leur sort, veulent prendre le seul moyen d'y parvenir : l'étude. Répondant à un besoin, ces cours se sont rapidement répandus. D'un confin à l'autre de la province, les inscriptions ne tardèrent pas à affluer. Ces cours ont, sur les cours similaires des écoles américaines, l'avantage d'être préparés pour nous, par des professeurs de chez nous, c'est-à-dire par des hommes qui connaissent nos besoins, notre tournure d'esprit et la discipline intellectuelle qui nous convient. En outre, n'étant pas une entreprise commerciale, désireuse avant tout d'encaisser des bénéfices, l'École offre ses cours à un prix sensiblement inférieur à celui des cours américains. Cinq matières furent d'abord enseignées de cette façon ;